

La Revue du siècle (mai) : Enquête : « La Jeunesse française devant l'Allemagne ». — « Trois poèmes », de M. Ph. Chabanaix. — « Dostoïewsky et la Souffrance » par M. J. de Fabrègues. — « Propos actuels » de M. Jacques Reynaud qui espère la venue d'un dictateur : « J'attends l'homme qui vous [les jeunes gens] contraindra à vous sauver malgré vous. »

Esprit (1^{er} mai) : « Le problème juif » par M. Wladimir Rabinovitch. — « Protestation d'un chrétien », M. René Schwob. — « Poèmes », de M. Jean Follain. — « Certitude de notre jeunesse » par M. E. Mounier.

La Bourgogne d'Or (mai) : Impressions de M. Paul Cazin sur l'Italie fasciste. — « Tout seul, tout nu », poème de M. Guillot de Saix.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Congrès de Paris de la Fédération Internationale des Concerts : trois concerts de Musique Française. — Le bi-centenaire de Couperin et l'œuvre de Mrs Dyer. — Récital à deux pianos de Mmes Van Barentzen et Janine Weill : première audition à Paris de huit *Polonaises* à quatre mains de Schumann. — *L'Ecuyère aux Cerceaux*, de M. Jacques Larmantat. — *Le Barbier de Séville* à l'Opéra. — Le Dixtuor à cordes.

A l'occasion du **Congrès de la Fédération Internationale des Concerts** qui, cette année, se tenait à Paris, l'Association Française d'Expansion et d'Echanges Artistiques organisa quelques séances de musique française qui ont dû laisser, j'imagine, d'excellents souvenirs dans l'esprit de nos hôtes.

La première, donnée dans les salons de la Direction Générale des Beaux-Arts (et qui sont l'ancienne demeure du roi Jérôme), comportait d'abord un hommage à Gabriel Fauré, dont le Quatuor Calvet (Mme Hélène Pignari-Salles au piano, MM. J. Calvet, J. Pascal et Paul Mas, pour les archets) joua, avec une rare perfection, le *Deuxième Quatuor*; puis M. Henry Expert, avec une « Chanterie » renouvelée et qui jamais ne parut mieux en train, donna des pièces de la Renaissance, du Jannequin, du Costeley, du Mauduit, du Claude Le Jeune, du Nicolas de la Grotte. Il est à souhaiter que cet exemple soit suivi : notre Renaissance n'est guère connue que des seuls spécialistes. Ces maîtres admirables, leur seul tort est d'avoir vu le jour sur le sol français, et nous ne montrons aucun zèle à répandre leurs œuvres, dont nous devrions cependant nous enorgueillir. Nous sommes ainsi : ce n'est

point seulement la Renaissance que nous ignorons, mais des époques encore moins lointaines, et il a fallu qu'une étrangère, amie de notre musique — **Mrs L. B. M. Dyer** — prit à sa charge une édition des œuvres de **François Couperin** pour que nous eussions un recueil digne de ce maître et pour que des concerts fussent organisés afin de commémorer le bicentenaire de sa mort. Ceux-ci ont eu lieu à l'église Saint-Gervais, naturellement, où M. Paul Brunold est titulaire des orgues jadis touchées par les Couperin, et où M. Paul Le Flem dirige l'association des Chanteurs fondée par Charles Bordes. On y entendit des motets et des pièces d'orgue, tandis qu'à un concert donné dans la salle de musique et les salons du Grand-Maître de l'Artillerie à l'Arsenal, on applaudit Mmes Humbert-Lavergne, Ancel-Guyonnet, Jeanne Zimmermann, MM. Yves Tinayre, Paul Brunold et Louis Ruysen dans des œuvres profanes de Couperin. Il n'est qu'un regret à exprimer — encore n'est-il point à l'adresse de ceux qui prirent soin d'organiser ces fêtes — c'est qu'on n'en ait pas parlé davantage. Vraiment, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, les musiciens restent les parents pauvres, et le moindre poète trouve une audience que n'arrivent jamais à réunir les compositeurs d'un génie certain.

Mais revenons au Congrès et au deuxième des concerts organisés à son occasion. Il eut lieu à la salle de l'ancien Conservatoire, et avec le concours de l'orchestre de la Société, sous la baguette de son chef, M. Philippe Gaubert. Au programme, trois fragments du *Shylock* de Fauré (*l'Épithalame*, le *Nocturne*, le *Finale*), interprétés avec une perfection qui en fit valoir l'exquise finesse, les *Offrandes Oubliées*, de M. Olivier Messiaen, puis le *Concerto* pour piano et orchestre de M. Jacques Dupont — deux ouvrages applaudis aux Concerts Straram et qui méritaient pleinement l'honneur de représenter la jeune musique française. Les *Offrandes Oubliées* sont des pages symphoniques d'un ardent mysticisme et qui, depuis leur première audition en février 1931, n'ont rien perdu de leur puissant attrait. Le jeune compositeur (qui est le fils de Cécile Sauvage) s'y révèle musicien de race et l'un des meilleurs de sa génération. Quant au *Concerto* de M. Jacques Dupont, il est, lui aussi, fort habilement

écrit, et si l'inspiration en est plus inégale, aucune partie n'en est médiocre et jamais l'auteur (qui est un de nos meilleurs pianistes) n'y sacrifie la musique à la virtuosité.

Mais l'attrait capital de ce concert était dans les deux *Psaumes* de Lili Boulanger. Récemment, à propos de leur exécution à la salle Pleyel, je disais quels grands chefs-d'œuvre ils sont. Une nouvelle audition si rapprochée de la précédente n'a fait que confirmer l'impression laissée par celle-ci : il faut que ces *Psaumes* nous soient souvent donnés. Ils sont dignes de prendre place auprès du *Requiem* de Fauré et des ouvrages les plus célèbres de notre musique. Le génie de Lili Boulanger est un des plus purs dont puisse s'enorgueillir notre art. Dans l'admiration que nous lui devons, le sentiment de pitié pour le sort de l'enfant si prématurément enlevée n'a nulle part. Notre hommage est total et non point relatif : l'âge et le sort de Mozart, y songeons-nous devant l'éblouissement de ses œuvres maîtresses, si ce n'est pour les aimer davantage?

Ce concert, si réussi, se terminait pourtant sur une disparate : la cantate qui valut à Mlle Yvonne Desportes le Prix de Rome est, je l'accorde, d'une bonne élève et qui méritait sans doute les lauriers dont on la couronna. Mais le sujet, autant que la manière dont il fut traité (et qui est peut-être celle qui convenait à cette histoire si banale, si triviale), s'opposaient si brutalement aux *Psaumes* de Lili Boulanger qu'on en éprouvait cette sorte de gêne que l'on ressent devant une faute de goût. Ni l'orchestre, ni les interprètes (Mlle Mathieu, MM. de Trévi et Singher) n'y étaient pour rien, mais l'ordre du programme, ce qui prouve que les moindres choses ont leur importance. Ai-je dit que les chœurs russes A. Vlasov, Mme G. Frozier et M. J. Planel, avaient chanté les deux *Psaumes* dans un style parfait?

C'est au Cercle Interallié que l'Orchestre Symphonique de Paris, conduit par M. Pierre Monteux, donna un concert non moins intéressant et non moins réussi : la *Deuxième Symphonie* de Saint-Saëns, moins connue que la *Troisième* et qui mériterait pourtant d'être aussi célèbre, l'adorable suite de *Pelléas et Mélisande* de Fauré, les deux premiers *Nocturnes* de Debussy et la *Fête Polonaise* de Chabrier constituaient

l'hommage à nos grands morts. La seconde partie était consacrée à la jeunesse, et Mlle Germaine Tailleferre en faisait les honneurs avec l'*Ouverture* qui fut donnée en décembre et dont je vous ai dit alors la belle humeur et la solidité. Vinrent ensuite la *Symphonie en ré majeur* de M. Jean Rivier, qui, au bas du Faubourg Saint-Honoré tout comme en haut, parut l'un des meilleurs ouvrages de la jeune génération, et puis le *Finale* de M. Henri Barraud, qui aviva nos regrets de ne point connaître la *Symphonie* tout entière. Et tout cela fut dirigé de main de maître par M. Pierre Monteux. Vraiment nos hôtes ont été comblés... Et nous devons nous joindre à eux pour adresser des louanges sans réserves à M. Robert Brussel, discret organisateur de ces fêtes si utiles au rayonnement de notre musique française, et si joliment réussies.

§

Deux pianistes de grand talent, Mmes Aline Van Barentzen et Janine Weill — au cours d'un récital dont le programme intelligemment varié permit d'apprécier la rare perfection des interprètes — nous ont révélé huit **Polonaises** de Schumann, encore jamais jouées à Paris. L'autographe de Schumann dormait dans les collections de la Société des Amis de la Musique de Vienne, où il fut récemment découvert. D'après les dates indiquées par Schumann lui-même, cette œuvre fut écrite en août-septembre 1828. Elle n'est pas sans parenté avec certaines pièces du *Carnaval*, et notamment avec *Aveu*; mais elle n'a point (autant qu'une seule audition permet d'en juger) pareille valeur.

Les mêmes artistes ont donné la première audition d'une œuvre nouvelle de M. Jacques Larmanjat, *L'Ecuyère aux Cerceaux*, dont elles sont les dédicataires. Cette pièce, divisée en trois parties, est pleine de grâce et d'esprit. On a bissé le dernier morceau, et on l'eût volontiers réentendue tout entière. Elle est destinée certainement au plus brillant avenir. Le succès des interprètes a été aussi vif — et aussi mérité — que celui de l'auteur. Leur jeu à deux pianos, ou à quatre mains, réalise une perfection rarement atteinte.

§

J'étais à la salle du Conservatoire tandis que l'on jouait à l'Opéra *le Barbier de Séville*. On me dit que l'interprétation, qui réunit, sous la conduite du maestro Cordone, des artistes justement aimés du public, Mlles Fanny Heldy et Lapeyrette, MM. Ponzio, Villabella, Huberty et Pernet, est en tous points remarquable, et je le crois sans peine. Et on m'assure aussi que la scène tournante, inaugurée pour *L'illustre Fregaña*, fait merveille avec les décors de MM. Martin et Mouveau.

§

Il y a quelques années, un luthier, Léo Sir, et un violoncelliste de talent, M. André Laurent, présentaient aux musiciens un « dixtuor à cordes », composé du quatuor actuel de l'orchestre et de six autres instruments intermédiaires : sursoprano, mezzo-soprano, contralto, ténor, baryton et sous-basse. Ces instruments ont été de nouveau entendus dans une séance donnée au Lycéum Club, par M. Francis Casadesus. L'ensemble est d'une sonorité merveilleusement pleine et l'orchestre s'enrichirait infiniment s'il annexait au quatuor le contralto et la sous-basse. Il faut souhaiter que les compositeurs s'intéressent aux efforts de M. André Laurent, dont les recherches ingénieuses, le désintéressement et la patience méritent le meilleur succès.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries : Néo-Parnasse. — Le Salon des Femmes Artistes Modernes : Maison de France. — Le XXIII^e Salon des Décorateurs : Grand-Palais.

Ce qui frappe tout d'abord, au **Salon des Tuileries**, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de gros efforts. Cela ne veut pas dire que les peintres ne travaillent pas. Cela signifie que beaucoup d'entre eux se résignent au petit format, pour ne pas garder et pour longtemps, leurs grandes toiles roulées dans un coin de l'atelier. Cela tient aussi d'une conception du Salon, sinon nouvelle, mais récente et qui consiste à ne pas préparer le Salon, mais simplement quand on est touché par la feuille d'avis à décrocher ce qu'on a de meilleur et de